

Guillaume de Belleville et Richard Poisson, *Hôtel Palestine*. Paris, La Découverte, 1991, 309 p.

« *Le crépuscule est fruité dans le Ghor, cette faille aux accents d'Éden que les arpenteurs appellent vallée du Jourdain. Le cours d'eau, aux proportions ridicules pour son mythe...* ». Tout est dit, en quelques mots, de cette aberration géographique, de cette vallée située au-dessous du niveau de la mer, chaude et humide comme une serre, aux effluves de fruits tombés... Tout est exact et précis, comme aussi la descente vertigineuse de Ras al-Naqab vers le port d'Akaba, et Amman bourgeoisement installée sur ses sept collines. Et même cet Hôtel Palestine, siège des services secrets jordaniens, ainsi nommés parce qu'y furent détenus et « interrogés » nombre de Palestiniens, surtout après Septembre Noir. Tout est vrai dans ce roman, souvent d'un réel bonheur d'expression.

Tout est vrai car c'est l'Histoire même, à travers ceux qui croient la faire, et ceux qui la font. Le livre s'ouvre en effet par le récit du sommet de la Ligue arabe à Casablanca, en mai 1989, et la désormais célèbre apostrophe du président irakien à son frère syrien : si les forts peuvent impunément manger les faibles, je vais avaler le Koweït. Et il se clôt par la conversation désabusée, sur une plage du Sud-Liban, de deux agents secrets, l'un américain, l'autre israélien, ce 16 janvier 1991 où le Proche-Orient va entrer dans la guerre : les vrais maîtres du jeu régional y parlent du sort de l'Irak, mais surtout des vrais personnages du roman, qui sont trois, la Jordanie, fragile, corrompue, émouvante, nécessaire, et deux Palestiniens, Adel et Moussa. D'autres personnages apparaissent. Deux fonctionnaires des services de renseignements israéliens, l'un d'origine irakienne, et l'autre né en Iran, débattent entre eux de l'Irak : lumineuse explication des visions contradictoires que l'on peut avoir de ce pays. De nombreux documents sont intercalés entre les chapitres, dont ils éclairent habilement les épisodes les plus complexes : vrais et faux télégrammes diplomatiques, textes de journaux télévisés, dépêches d'agences et articles de journaux, du *Figaro* à *Ogoniok* et *al-Hayat*, y compris un authentique papier de Françoise Chipaux du *Monde*.

Mais l'essentiel du livre tourne autour des destins croisés et tragiques des deux Palestiniens, Adel et Moussa. L'un, Adel le juste, jeune et héroïque militant du

Front populaire, parcourt tout le « chemin de croix » palestinien, de Septembre noir à Sabra et Chatila, en passant par les jours sanglants de Tell al-Zaatar, et finit comme agent de la sécurité jordanienne. L'autre, Moussa le vengeur, enfant du camp de Rachidiyeh, devenu homme de main et tueur, proche d'Ahmed Jibril, parcourt toute la « face d'ombre » de la tragédie palestinienne. L'un et l'autre sont utilisés, et seront défaits et tués. Lisez à la fin deux petits poèmes également émouvants qui sont leurs épitaphes.

Mais qu'on se rassure. Il ne s'agit pas d'un traité ou d'un pamphlet, mais bel et bien d'un roman noir, à la façon d'un John Le Carré, où l'intrigue est le fil conducteur qui permet de parcourir le jeu innombrable des manipulateurs dont Adel et Moussa sont les objets. Comme dans *Le Moineau*, point de perfection inégalé du cinéma de Youssef Chahine, tout commence par un trafic, huile frelatée à Akaba pour Adel, opium dans la Békaa pour Moussa, pour finir par la guerre. La corruption comme révélateur de la crise... A partir de là, les auteurs nous entraînent à Amman, à Damas, à Jérusalem, à Gaza, à Bagdad, et même au mausolée de l'imam Khomeiny à Téhéran, avec chaque fois un réel luxe de précision. Les épisodes s'accélèrent, souvent violents, surtout autour de Moussa, pour qui le récit se fait parfois plus relâché et n'évite pas toujours les clichés... Et pendant ce temps, montent la tension dans le Golfe et les manœuvres de l'Irak comme de ses adversaires déterminés. Avant de se terminer — mal —, l'aventure de Moussa le conduit aussi à Samarra et dans Koweït occupé...

On sort de la lecture de cet ouvrage indécis. Le monde que décrivent les auteurs est fait tout de violence, souvent aveugle, et de trahison ; il ne laisse aucune place à l'idéal. Mais Richard Poisson et Guillaume de Belleville connaissent à l'évidence intimement le Proche-Orient : ils excellent à décrire ou rappeler d'une phrase, surtout à travers le personnage plus fouillé de Adel, les rapports de force et les petits et grands secrets de l'histoire contemporaine de cette région. Mais n'y-a-t-il pas quelque part, dans cette désespérance, un petit peu d'espoir ?

Richard Poisson est journaliste, et promis avec ce livre à un bel avenir. Mais qui est Guillaume de Belleville ? La forte assonance avec Guillaume de Baskerville, le moine — enquêteur de cet autre fabuleux « roman policier » qu'est *le Nom de la rose* d'Umberto Eco, nous ouvre la voie : serait-il religieux en Palestine ? Mais comment imaginer un moine de Terre Sainte créant un monde aussi glauque et désabusé ? Cette atmosphère fait davantage penser à quelque diplomate de longue expérience, quelque agent secret ayant accumulé une longue vie d'observateur pessimiste, et les livrant sous forme romancée au soir de celle-ci, collègue français enfin apparu de Le Carré. Ou bien encore un journaliste chevronné, lassé de rapporter minutieusement les faits patiemment observés, et recourant à la fiction littéraire pour « en dire plus », comme le firent avec talent ses collègues de Radio France Internationale décrivant la chute à venir des régimes de l'Est dans *Le Secrétaire général* ? Une chose est sûre : à travers les pages de ce livre apparemment cynique, désabusé, revenu de tout idéal, sourd malgré tout quelque ten-

**dresse pour le Proche-Orient trop bien connu et pourtant aimé. Mais qui est donc Guillaume de Belleville ?**

**Alain CHENAL**